



Sébastien Hubier, Pornologie, Neuilly-lès-Dijon, Éd. Le Murmure, coll. Borderline, 2021, 94 p.

Kévin Bideaux

► To cite this version:

Kévin Bideaux. Sébastien Hubier, Pornologie, Neuilly-lès-Dijon, Éd. Le Murmure, coll. Borderline, 2021, 94 p.. Questions de communication, 2023, 43, pp.491-494. 10.4000/questionsdecommunication.32425 . hal-04274408

HAL Id: hal-04274408

<https://univ-paris8.hal.science/hal-04274408>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Sébastien HUBIER, *Pornologie*

Neuilly-lès-Dijon, Éd. Le Murmure, coll. Borderline, 2021, 94 pages

Kévin Bideaux



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32425>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.32425

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 491-494

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Kévin Bideaux, « Sébastien HUBIER, *Pornologie* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32425>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

de ces intrications entre les statistiques et la politique, en reprenant notamment les travaux d'Alain Supiot sur *La Gouvernance par les nombres* (Nantes, Institut d'études avancées de Nantes, 2015). Ce chapitre permet d'effleurer des enjeux importants liés aux avancées technologiques de la quantification (*big data*, essor de l'intelligence artificielle dans les processus d'analyse et de prises de décision) ainsi que l'impact de certaines modalités gestionnaires fondées sur les chiffres (comme le *benchmarking*) dans la gouvernance publique et d'entreprise.

Si le parcours proposé au fil de l'ouvrage donne un propos clair, structuré et bien documenté des enjeux sociologiques et politiques liés à la quantification, concluant de manière distincte sur les possibilités d'émancipation et d'avancées offertes par la quantification tout comme ses effets pervers, il ne dit que peu de choses sur le renouvellement de ses problématiques. Or, au fil de la lecture, on est conduit à questionner les effets de ces quantifications sur le quotidien des acteurs concernés et les adaptations de ces mêmes acteurs – institutions, entreprises, individus – à ces politiques fondées sur des logiques et arguments statistiques, de même que l'analyse des polémiques et débats nés de certains de leurs excès. C'est alors la question de la régulation de la quantification qui se pose comme objet d'étude. Tout comme le cas de la quantification de la pandémie mériterait assurément une attention particulière, d'autres phénomènes montés en puissance ces dernières années auraient permis de donner à l'ouvrage un ancrage plus en phase avec certains enjeux récents et complexes de la quantification du social et son usage dans le débat sociopolitique, situés au carrefour de plusieurs disciplines : ceci vaut notamment pour l'utilisation/fabrication de chiffres à des fins politiques délibérément mensongères, notamment dans le chef d'élites dirigeantes (comme lors de la campagne de 2016 à propos du Brexit ou au cours de la présidence de Donald Trump entre 2017 et 2021), l'essor des pratiques de *fact-checking* au sein des médias comme témoin de la « manipulabilité » de ces chiffres, le rôle de l'enseignement et d'une littérature des données chiffrées à grande échelle dans une société où les rapports entre réalités quantifiées/objectivées et réalités qualifiées/vécues sont probablement beaucoup plus ambivalents, complexes, voire conflictuels, qu'il n'y paraît. On citera aussi les effets des réseaux socionumériques sur la quantification des discussions et contenus qui y circulent, au moyen de *metrics* à la fois puissants et variés, mais également sur la polarisation de certains débats publics. Dans ce contexte, la relative inefficacité et le caractère instrumentalisé

des données quantifiées dans certains contextes d'interaction fortement polarisés interrogent leur capacité à faire autorité, alors même que l'ouvrage présente ces dernières comme dotées d'un pouvoir de persuasion supérieur à tout autre type de « preuve ». Si de plus en plus de pans de nos vies sont mesurés et quantifiés, c'est-à-dire exprimés par des nombres, ces données ne bénéficient pas de la même autorité, de la même légitimité, ni de la même utilité. Ceci renvoie aux conditions d'une action en dehors du spectre d'une vision élaborée par le quantifié. Car, comme le rappellent les auteurs, « quantifier, c'est toujours choisir ce que l'on compte et comment on compte. Or, ces choix excluent toujours – c'est le propre de la quantification – ce qui ne se compte pas » (p. 104).

Olivier Standaert

Université catholique de Louvain,
Observatoire de recherche sur les médias et le journalisme,
BE-1348 Ottignies-Louvain-la-Neuve, Belgique
olivier.standaert@uclouvain.be

Sébastien HUBIER, *Pornologie*

Neuilly-lès-Dijon, Éd. Le Murmure, coll. Borderline,
2021, 94 pages

Pornologie est le cinquième livre que publie Sébastien Hubier, agrégé de lettres modernes et maître de conférences en littérature comparée à l'Université de Reims, dans la collection « Borderline » des éditions Le Murmure. Il s'agit d'un essai qui, à bien des égards, prend les atours d'un manifeste pour les *porn studies* – qu'il préfère appeler « pornologie » d'après le néologisme de Gilles Deleuze (p. 8) –, dont il retrace l'histoire au sein du vaste champ critique des *cultural studies* (p. 7-15). Pour ce spécialiste des représentations érotiques et pornographiques, si la pornographie est un « fait social » (p. 75), elle est aussi et surtout une forme culturelle (p. 84), qui a subi de nombreuses mutations depuis ses origines antiques (p. 28-34) jusqu'à sa massification depuis la fin des années 1960 et au début des années 1970 (p. 15-28). Il fait ainsi le lien entre l'évolution de la pornographie et celle des technologies de communication : au cinéma et à la télévision, et surtout aux internets, rappelant que ces derniers regorgent de presque deux milliards de sites et vidéos pornographiques (p. 21-22). S. Hubier parle encore d'une « pornification » de la société qui tend à banaliser la pornographie et à rendre invisibles ses effets sociaux et culturels : « la pornographie serait aujourd'hui tellement acceptée, anonyme et répandue, que nous ne remettons plus en question ses conséquences, alors même qu'elle a disséminé dans toute la culture populaire

contemporaine : la musique, les *clips*, le *star-system*, la télévision ou la publicité » (p. 15-16). Il cherche ainsi à prouver la légitimité des *porn studies* qui « présentent cet avantage de renouer avec l'étude statistique qui avait ouvert aux théories de la lecture [...] et à la sociologie littéraire [...] des perspectives passionnantes » (p. 82-83), de même qu'elles pourraient utilement renouveler l'approche narratologique structurale aussi bien que les études morphologiques héritées des formalistes » (p. 83).

Néanmoins – et sans reléguer l'étude historique et épistémologique des *porn studies* –, il semble que le véritable objectif de S. Hubier soit davantage de défendre la pornographie face à ses détracteurs et détractrices qui la considèrent comme un « mauvais genre » (p. 81), une forme simpliste et condamnable d'exhibition de la sexualité (p. 85). Il cherche aussi à défaire les « lieux communs voulant que la pornographie incite à des comportements sexuels déviants [...] et qu'elle ne soit que réificatrice » (p. 86). L'auteur emploie alors la pornologie pour déconstruire les « oppositions conceptuelles qui structurent nos imaginaires et renvoient dos à dos masculin et féminin, bien sûr, mais aussi nature et culture, sujet et objet, sensible et intelligible, passé et présent, esprit et corps, raison et émotion, objectivité et subjectivité » (p. 12). S. Hubier conduit son étude en décomposant la pornographie en « pornèmes » – plus petites unités distinctives que l'on puisse isoler par segmentation dans les histoires pornographiques –, qui sont des « désignations partagées par les milieux du X, les amateurs de pornographie, les pornosémiologues et les pomolinguistes » (p. 55) dont il analyse la structure, le contexte et les articulations entre eux. L'auteur choisit aussi de bomer son entreprise à la « pornographie *straight* », qualificatif qui, s'il renvoie certes à l'hétérosexualité, renvoie plus particulièrement à son modèle normatif et idéologique – hétéronormatif – tel que décrit par la féministe Monique Wittig (« La Pensée *straight* », *Nouvelles questions féministes et questions féministes*, 7, 1980), ce qui ne manquera pas de fragiliser son propos dans les pages suivantes.

Si S. Hubier a une grande connaissance de son sujet, cet ouvrage manque toutefois des qualités que l'on attendrait d'un universitaire. Présenté en un texte d'un seul bloc (p. 7-86) agrémenté de trois illustrations en noir et blanc non référencées (p. 4, 87, 90), le texte manque d'une partition qui l'aurait rendu plus clair dans sa forme comme sur son fond argumentatif. De même, l'absence de notes de bas de page et de référencement des diverses citations, ainsi

que la « sexographie » trop succincte ne reprenant qu'une partie des ouvrages cités dans le texte (p. 88-89), fragilisent l'ensemble tout en obligeant le lecteur à effectuer des recherches fastidieuses pour retrouver une phrase citée. Il commet encore l'erreur de ne définir le « pornème » (p. 55) – concept clef de son analyse –, que vingt-six pages après l'avoir cité la première fois (p. 29), ce qui peut désorienter un lecteur qui ne serait pas familier avec le sujet. On regrettera aussi la prolifération de termes anglais spécifiques à l'industrie pornographique, dont l'auteur nous inonde sans jamais les définir, nous laissant la tâche d'en chercher les définitions : le « *creampie* », qui désigne l'écoulement de sperme depuis l'orifice (anus ou vagin) d'une personne après un rapport non protégé par préservatif (p. 40) ; le « *strap-on* » (p. 48), autre nom du gode-ceinture, qui permet d'attacher un substitut de phallus sur le pubis ; le « *sybian* » (*ibid.*), appareil de masturbation vibrant en forme de selle ; le « *gang bang* », qui fait référence à une sexualité de groupe entre une personne – le plus souvent une femme – et plusieurs hommes (p. 68) ; ou les « *golden showers* » (p. 69), fait d'uriner sur son ou sa partenaire. S. Hubier a également recours à des termes japonais plus opaques, tels que « *lolicon* » (p. 38), nom donné à une scène avec de jeunes adolescentes qui n'ont pas encore achevé leur puberté ; ou « *shokushu* » (*ibid.*), autre nom de scène dans laquelle les actrices interagissent avec des tentacules de pieuvre ou d'autres céphalopodes. Pour ces raisons, il semble que *Pornologie* soit davantage un ouvrage destiné un public de spécialistes en *porn studies* et/ou d'amateurs et amatrices du genre pornographique, plutôt qu'une entreprise de partage et de diffusion de connaissances sur ces sujets.

Attaquées dès les premières phrases de l'ouvrage, S. Hubier s'annonce réfractaire aux militantismes des féministes radicales (p. 8), ainsi qu'aux études féministes et aux études sur le genre, qualifiant les chercheur-euses de ces champs disciplinaires comme des « adeptes » (p. 43), terme religieux qui nie toute qualité scientifique à ces chercheur-euses, au profit d'une doctrine suivie aveuglément. Il leur reproche notamment d'être « attaché[es] à la critique – et, au vrai, à la conspuation ! – de la [pornographie], la considérant au demeurant, non point comme un genre autonome, mais comme un cas particulier de violence médiatique » (p. 43). Il précise : « Au sein du mouvement féministe, la pornographie n'est ainsi plus seulement accusée, comme elle l'est classiquement par les conservateurs, de pervertir la jeunesse, mais également de reproduire des normes et des hiérarchies de genre, les standards de représentations

et les rapports de vision dominants » (p. 44). Tentant de produire un contre-discours qu'il veut convaincant, S. Hubier rappelle alors que « [q]uarante-sept pour cent des femmes déclaraient en 2016 regarder au moins un film pornographique par mois et seuls treize pour cent des femmes de moins de vingt-cinq ans affirment aujourd'hui ne jamais avoir regardé de pornographie » et que « soixante-six pour cent déclarent "aimer ça" » (p. 50). Sans donner plus d'informations sur cette enquête – que ce soit la méthodologie employée ou le profil des personnes interrogées –, l'auteur ne fait pourtant que nous indiquer que la « pornification » de la société est peut-être si opérante que les femmes ne se rendent pas compte de la violence représentée, voire y adhèrent (Judith Plante, « Le Public féminin, victime des médias ? Le cas des consommatrices de films pornographiques », *Médiation et Information*, 20, 2004). Il reproche aussi aux féministes de manquer de nuance et de ne pas faire de distinction entre porno *hard* et porno *soft*, ou entre le porno professionnel et le porno amateur (p. 48-49) ; c'est là encore soit de l'ignorance soit une volonté de décrédibiliser les recherches féministes : non seulement les nuances sont faites et analysées dans les études féministes – entre porno *soft* et *hard*, entre porno hétérosexuel et gay, entre acteurs et actrices Blanc·hes et Noir·es, etc. –, mais elles sont aussi analysées à l'aune des différents discours féministes – y compris radicaux – et des contradictions que cela suppose (Martin Nina, « Porn Empowerment: Negotiating Sex Work and Third Wave Feminism », *Atlantis*, 31 (2), 2007).

Hissant le féminisme radical et les études de genre en ennemis monolithiques du monde du X et des positions pro-pornographie qu'il défend, S. Hubier réduit en outre les féminismes (dans leur pluralité) à un unique discours anti-porno, bien loin de la réalité des positions féministes, notamment de celles des militantes pro-sexe – comme la chercheuse Linda Williams, qu'il cite pourtant, ou la militante Wendy McElroy – qui s'opposent aux positions abolitionnistes et défendent la pornographie comme outil d'émancipation, d'agentivité et d'*empowerment* des femmes. S. Hubier semble ainsi n'avoir lu que partiellement les analyses féministes – mais aussi queerues – de la pornographie ou n'en avoir retenu que certains éléments, évacuant toutes les analyses et toutes les pratiques qui ont tenté et tentent encore de déconstruire l'hétéronormativité des films X contemporains. Il aurait ainsi pu faire état des productions porno-féministes de réalisatrices telles que Maria Beatty, Erika Lust ou Olympe de G., qui mettent en valeur les femmes en plaçant leur désir

au centre des situations sexuelles. Il aurait aussi pu évoquer les pratiques politico-artistiques *post-porn* qui ont émergé à la fin du XX^e siècle – avec des artistes telles qu'Annie Sprinkle, Carolee Schneemann ou Émilie Jouvét –, rompant avec les codes de la pornographie tout en mettant l'accent sur la dimension politique de la sexualité. Sortir de son corpus *straight* limitant en proposant des contrepoints féministes ou queerues aurait ainsi permis à l'auteur de *Pornologie* d'offrir plus de profondeur de champ sur la pornographie, sans avoir à user de discours réducteurs et hostiles à l'égard des études féministes et des études de genre, qui frisent parfois le sexisme et la misogynie, comme lorsqu'il animalise le poids d'une hardeuse en le comparant avec celui d'un ours brun (p. 56).

Hermétique aux travaux critiques sur le genre, S. Hubier ne nie toutefois pas les implications de la pornographie avec les rapports sociaux de sexe et la domination masculine. Pour autant, il en sous-estime les outils et les effets sur les individu·es – en particulier sur les actrices X : il s'insurge ainsi contre les actrices « bien mieux payées que les acteurs, alors même que ces derniers doivent aller au déduit avec mille treize partenaires différentes en moyenne au cours de leur carrière, contre cent quarante-huit seulement pour leurs collègues féminines » (p. 69). Écrivant cela, S. Hubier ne prend alors pas en compte les conditions d'exercice du métier d'actrice X : l'effort physique et psychologique n'est pas le même entre un acteur qui pénètre une actrice par un orifice, et une actrice pénétrée par un ou plusieurs acteurs par un ou plusieurs orifices (bouche, vagin, anus), successivement voire en même temps. Le travail sexuel est d'ailleurs le grand absent de ce manifeste : si on ne peut résumer la pornographie au seul travail sexuel, on ne peut pas non plus l'ignorer – et les accusations de viol en 2020 au sein des productions du studio français Jacquie et Michel en sont la preuve. En effet, au-delà d'être des représentations de la sexualité, les films pornographiques impliquent d'abord et avant tout des individu·es réel·les qui exercent un travail impliquant leur corps, induisant des rapports de pouvoir : entre les hardeur·euses et la production, entre les hardeur·euses et la réalisation, et entre les acteurs et les actrices. C'est d'ailleurs tout le propos de Mathieu Traschman et d'Ovidie – pourtant citée·es par S. Hubier : le premier, sociologue, cherche à rendre compte de dynamiques paradoxales, entre domination et subversion des femmes, à l'œuvre dans le travail pornographique (*Le Travail pornographique. Enquête sur la production*

de fantasmes, Paris, Éd. La Découverte, 2013) ; la seconde est une ancienne actrice X qui a rapidement décidé de se tourner vers la réalisation de films féministes (*Orgie en noir*, 2000 ; *Lilith*, 2001), ainsi que d'un documentaire sur les violences de l'industrie pornographique (*Pornocratie*, 2017). En outre, alors que S. Hubier évoque des pratiques pornographiques aussi diverses que le *coming* – exhibition sexuelle d'acteurs ou d'actrices *via* webcam –, les *sextapes* – films amateurs impliquant une ou plusieurs célébrités – ou les expériences virtuelles *via* jeux vidéo (p. 17-21), on peut se surprendre de l'absence de la mention d'*OnlyFans* ou de *JustForFans* dans un ouvrage traitant de la pornographie paru en 2021. Ces réseaux sociaux permettent la diffusion rémunérée de contenus pour adultes, offrant la possibilité à un grand nombre de travailleuse·s du sexe de maintenir leur activité en temps de pandémie de Covid-19, et à de nombreux amateurs et amatrices de se lancer dans la création de contenus pornographiques (Safaei Aryana, *Sex, Love, and OnlyFans: How the Gig Economy Is Transforming Online Sex Work*, San Diego State University, 2021).

Visiblement androcentré, l'intérêt de S. Hubier pour la pornographie – qu'atteste la multiplication des noms d'actrices, d'acteurs, de films, de studios de production ou de pratiques et positions sexuelles – semble ainsi dépasser des considérations scientifiques, ne permettant pas toujours la distanciation nécessaire pour proposer une analyse la plus objective possible de la pornographie et de ses effets. Il dénonce d'ailleurs le « regard masculin » auquel il n'échappe pourtant pas : ce concept forgé par Laura Mulvey désigne le fait que la culture visuelle dominante – le cinéma en particulier – est construite d'après une perspective masculine, plaçant les femmes en objet regardé. Selon l'auteur, la pornographie ne se réduirait pas à « des rapports de genre inégalitaires » (p. 46) mais « croise sans relâche des critères de genre, d'âge, de classe et d'ethnicité » (p. 47). Pourtant, en adoptant une approche intersectionnelle, le croisement des rapports de pouvoir n'invalide en rien la théorie de L. Mulvey, puisque le regard masculin est surtout et avant tout un regard dominant : celui d'un homme adulte, hétérosexuel, de classe moyenne ou supérieure et blanc. Sans réussir à se décentrer de sa position dominante, l'auteur dresse un panorama de la pornographie et de leur étude.

S'il est certain qu'il rassemble une foule de connaissances sur la pornographie et les *porn*

studies, ainsi que des analyses intéressantes sur l'évolution et l'imbrication de la pornographie avec les évolutions de la société et des technologies de l'information et de la communication, *Pornologie* doit donc être appréhendé pour ce qu'il est : un essai. S. Hubier y rassemble ses réflexions, sans chercher à établir une dynamique dialogique avec d'autres chercheur·euses en *porn studies* – ou du moins pas avec les travaux féministes – ou à épuiser le sujet. Il admet d'ailleurs qu'« [...] faudrait, assurément, un bien plus gros ouvrage que celui-ci » pour répondre à toutes les questions que soulève l'étude des productions pornographiques (p. 84) ; un livre plus dense et plus complet que l'on aurait peut-être préféré à celui-ci, qui laisse le lectorat parfois sur sa faim. Brillant de par la somme des références historiques et théoriques et des thèmes explorés, *Pornologie* s'offre volontiers à une contre-argumentation épistémique stimulante, notamment depuis les études féministes et sur le genre. Toutefois, cet ouvrage ne saurait faire l'économie de lectures complémentaires, à l'instar de l'ouvrage dirigé par le maître de conférences en sciences de l'information et de la communication Florian Vörös (*Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Amsterdam, 2015), qui avec plus de rigueur et une approche polycéphale appréhende la pornographie et la pornologie de façon plus large et complète.

Kévin Bideaux

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, Université
Paris Nanterre, Université Paris Lumières, CNRS, Legs,
F-93322 Aubervilliers, France
hello@roseincorporated.net

Joëlle Le Marec, *Essai sur la bibliothèque. Volonté de savoir et monde commun*

Paris, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2021, 128 pages

Le sujet principal de l'essai de Joëlle Le Marec est la fragilité des pratiques de savoir dans la bibliothèque prise, comme tout le reste, dans le « processus de brutalisation du monde » (p. 16) décrit par Jean-Pierre Dubois (« La brutalisation de l'Europe depuis la Première Guerre mondiale », *Après-demain*, 36, 2015). Afin de ne pas participer de ce processus, l'autrice prend soin de faire un pas de côté en choisissant de revenir sur les expériences partagées à propos des objets et phénomènes qui retiennent notre attention et de s'interroger sur les conversations qui nous animent. La bibliothèque ne peut alors plus être considérée comme un objet ou un terrain de recherche : elle est un milieu. Précisément, c'est « un